

# Les guerres se suivent

Oujda (Maroc français) le 3 novembre 1944.

A Son Éminence le Cardinal Villeneuve

Éminence,

Séparés de la Patrie depuis plus de deux ans et bloqués au Maroc avec ma femme en attendant qu'un bateau, qu'un port débarrassé, qu'une ligne de chemin de fer puissent nous ramener dans ce qui restera de notre maison, auprès de ce qui restera de notre famille, j'ai lu dans un journal local « la grande détresse des sinistrés de Normandie ». Le Ministre, M. Lacoste, fait un appel de charité en faveur des 400,000 Normands dont les villages et les fermes n'existent plus. Un million de couvertures sont nécessaires !

J'ai écrit pour la « Revue des Deux Mondes », dont je fus collaborateur, une nouvelle. Je ne sais si la Revue paraît encore.

C'est à vous que j'envoie cette nouvelle, tirée d'un reportage américain, en vous priant de bien vouloir la faire paraître — si vous le jugez utile — dans une publication canadienne.

Je me rappelle l'émotion avec laquelle je vous avais écouté à la Radio française en 1939 ou 1940. Vous éprouvez, j'en suis sûr, les malheurs de notre Patrie. Ils sont réflétés dans les lignes que j'ai écrites.

Je désirerais qu'ils soient connus de beaucoup de Canadiens qui les devinent mais n'en ont reçu aucun témoignage direct.

Je vous prie d'agréer, Éminence, mes respectueux hommages.

Ch. Cornu,

{ à Oujda — 3 Rue Du Mosnier.

{ à Nyons (Drôme-France), Place Carnot.

J'avais fait la connaissance en 1942 d'un jeune officier américain débarqué au Maroc, le Capitaine J. L., puis je l'avais perdu de vue. C'était avant la Tunisie, la Sicile, l'Italie . . . J'ai eu le plaisir de le retrouver par hasard, il y a quelques jours. Il avait été blessé en Bretagne après avoir fait la trouée d'Avranches. Et voici ce qu'il m'a raconté.

« Lorsque nous avons percé le front de Normandie, la division d'Artillerie à laquelle j'appartenais eut à changer de position quatre fois en cinq jours. Notre premier P. C.<sup>1</sup> était une maison presque sans toiture dont deux chambres éventrées s'ouvraient sur le vide. Une famille occupait encore un coin des bâtiments.

« Le second, lui aussi, était encore habité. Les Allemands, surpris par notre avance, avaient emporté tout le bétail, mais les pauvres gens restaient. Un cadavre de grenadier de la Schutzstaffel empestait la cour. Nous trouvâmes sur lui une feuille de paye et une formule sténographiée qu'apparemment il n'avait pas eu le temps de remettre à son capitaine après l'avoir remplie. Il était né à Essen. A cette demande de permission était joint un télégramme de sa femme qui l'appelait « pour cause de décès par bombardement aérien ». Blond, jeune, l'homme n'était pas trop abîmé. Un détachement fut chargé de l'inhumer quelque part, derrière la ferme.

« Plus que ce cadavre, c'étaient les vaches qui étaient encombrantes. Avec leurs jambes raidies menaçant le ciel, elles ressemblaient sur l'herbe aux animaux en bois de nos crèches d'enfants. Il aurait fallu organiser combien d'équipes pour mettre en terre tant d'animaux! Une odeur épaisse paraissait flotter dans l'air comme la poussière flotte sur les routes. Certes, enterrer un homme est plus facile. Aussi, c'est par les hommes qu'on commence. Tant pis! les vaches resteraient. Nous n'avions même pas sous la main un de nos tracteurs Bulldozer qui aident tant au nivelage . . .

« Il y avait en tout dix-huit vaches; pis gonflés, ventres énormes, pattes levées . . . un vrai meeting!

1. P. C. — poste de commandement.

« Le fermier nous dit: « Ce sont dix parachûtistes qui ont amené les huit premières. Ils étaient crottés, hirsutes. Ils sortaient de la bataille et nous disaient: « Bons Français... Guerre finie... Allemagne battue... » Des SS, environ quarante, ont amené les autres. Chargés de butin, ils poussaient devant eux non seulement les vaches, mais les paysans chargés de les traire. Ah! ceux-là étaient gonflés, gonflés à bloc, Monsieur. Tenez, comme ces vaches que vous voyez là. Ils venaient de débarquer d'une zone tenue par des maquisards, où l'on fait une guérilla de buissons, une chasse contre des patriotes qui n'ont que des fusils de chasse, des révolvers, et pas toujours. Arrivés les derniers, ils parlaient en maîtres, prétendaient déloger les parachûtistes. Ce fut une belle querelle! Le capitaine et ses hommes l'emportèrent à la fin et, pour se venger, ils jetaient la crème et le lait lorsqu'ils n'en voulaient plus. Quand les SS durent décamper, ils laissèrent leur butin et toutes les vaches avec un homme de garde. C'est celui que vous avez enterré. Mais ils emportaient les vêtements de civils ».

« Nos Joes<sup>1</sup> nous dirent peu de temps après de nous méfier des Français: les civils tiraient sur nos troupes par derrière... Ne serait-ce pas ces Kraut<sup>2</sup>, ces SS déguisés en patriotes français, qui faisaient le coup de feu...? Nous fûmes heureux de quitter ce pays de puanteur, de prairies grasses et de vaches mortes.

« Mais ce que je me rappellerai le plus longtemps, ce sont les deux P. C. inhabités. Lorsqu'il n'y a plus personne dans un logis, vous tâchez, n'est-ce pas, de reconstituer le foyer abandonné, vous imaginez les gens, leur vie... »

« Le premier de ces deux P. C. trouvés vides était une ferme, étroitement close sur une cour intérieure qu'il eût été facile de défendre si on l'avait voulu.

« Vieilles bâtisses sans âge et de tous les âges, en mortier, en pisé, qui devaient appartenir à une vieille paysanne ou bien à un homme infirme aidé de quelque servante vieille et mamelue. Il restait dans la cour une béquille, tombée sans doute d'une charrette trop hâtivement chargée. D'au-

1. Joe — nom du poilu américain, correspondant au « tommy » anglais.

2. Kraut — le Boche. On dit aussi Jerry.

tres béquilles dépareillées, ayant fait leur temps, étaient mises au rancart dans les chambres. Dans une de ces chambres on avait jeté pêle-mêle par terre de vieilles nippes sales, des corsets de paysanne, solides pièces hérissées de baleines, crevées par l'effort des jours.

« Raffinement inouï, chaque salle avait sa pendule, caisse de bois austère, dont le cadran, rehaussé d'un encadrement doré, s'ornait d'un décor de pommes, de gerbes, de charrues, d'attelages et de personnages rustiques en cuivre repoussé. Le balancier, sous son verre de vitrine, tout rond comme un soleil et tout doré aussi, ne battait plus. J'imagine que, dans les jours heureux, chaque fiancée entrant dans la maison y apportait sa pendule. Voilà pourquoi, sans doute, il y en avait tant chez ces gens si peu préoccupés des heures. Autant de femmes, l'une après l'autre, avaient régné là, autant de pendules... Malheur... Bonheur... que d'heures sonnées! Mais quelle heure fut plus terrible, dans l'existence de ces générations de braves gens, que celle-ci, cette heure de 1944 qui ne fait plus tinter le timbre mort?

« Horlogers de Périers, de Colombières et de Marigny, qui a gardé votre souvenir, sinon l'émail de ce cadran intact où votre nom reste calligraphié? Votre voisin du bourg, le boulanger ou bien le bourrelier n'ont rien laissé d'eux. Vous avez signé votre œuvre. Elle survit là... Qui animera demain les balanciers du destin?

« Pas d'autre luxe que celui des pendules ou alors celui des chromos pieuses, pas chères, des calendriers vide-poche qu'on ne jette plus, des fruits en cire et là, de ces fleurs sous leur globe de verre... couronnes de mariées qui furent jeunes. Aucun livre, si ce n'est des livres de messe, des livres de comptes fatigués.

« On avait dû fuir à la précipitée. Des soldats étaient passés, Allemands ou Américains, éparpillant ce qu'ils avaient arraché des armoires où l'on cache tant de choses, mais dont ils n'avaient pas l'emploi: jupons empesés, corsages à col montant, camisoles, coiffes de fines dentelles dont on dût être bien fière les jours de fête, bonnets d'hommes à mèche, photographies éteintes. Parmi les photos, des groupes de familles, un cuirassier raidi et fier de sa cuirasse, de son casque à crinière. Il y avait aussi dans cet amas

des liasses jaunies, des manuscrits d'actes notariés. Voici un titre de propriété datant de 1779 — et puis voici un acte de l'an 3 de la République, un contrat de mariage. Je le lis: la mariée apportait six taies d'oreillers, une tenture de lit, dix mouchoirs, en tout une dot de 1057 francs . . . mais pas de pendule. Si l'époux décédait le premier, l'apport dotal était restitué à la veuve. Si c'était elle la première défunte la dot restait acquise au survivant. Qui mourut le premier, sous quelle république? Je ne sais. Mais la tenture de lit pouvait bien être encore là: chaque lit avait la sienne. C'était sur un parquet en pierre, sur des dalles comme celles de tombes que gisaient tant de chers souvenirs, et si solides ces dalles, qu'elles ne tremblaient même pas lorsque les canons tiraient.

« Le chef de la batterie toute voisine, capitaine d'une unité fourvoyée, était venu demander à notre général si le bruit ne l'incommoderait pas. Beaucoup de généraux ne s'y font pas. Deux fois déjà il avait dû changer de position. Il fut très heureux qu'on lui laissât ses emplacements. Et le canon tira pendant toute la nuit que nous passâmes là.

« Le lendemain nous arrivâmes dans le hameau de La Chapelle-en-Litige pour y installer notre nouveau poste. L'accès de ces cinq ou six maisons restées intactes comme par miracle était rendu difficile par les cratères des bombes. — « Quel est le salaud, dit le général, qui a lâché des bombes de 500 livres au lieu de 100 livres? Elles auraient tué tout autant de vaches! » — Le général avait l'esprit de corps. Jaloux du beau tir de ses artilleurs, il affectait de mépriser un peu ces bombardiers de l'ajr qui étaient si peu précis.

« Notre maison était en blocs de beau granit. Un escalier, gloire de la façade, montait jusqu'au niveau de la porte du grenier à fourrage. Une poule effrayée, qui avait niché là, avait égaré ses poussins jusque parmi les branches et les fruits.

« Les propriétaires avaient tout laissé. Le chien de la maison vous suit, mais la poule reste, et l'âne aussi. Un âne était encore là, si vieux que sa barbe avait poussé toute grise. Ce n'était plus qu'un vieillard pensionné n'ayant

même plus la force d'aller jusqu'au tas de foin. Nos hommes s'en amusaient, lui donnaient à manger les beaux choux de la fermière.

« Je me mis à visiter la maison de granit. J'y trouvai sur une table une pile de lettres, les unes vieilles, les autres récentes, qu'on avait sans doute préparées avant la fuite . . . mais les Boches sont si brutaux. Et puis, comment faire ? on voudrait tout emporter, mais au dernier moment on laisse le plus précieux.

« Sur une étagère, une collection de cahiers d'écolier, aux couleurs passées, mais en bon ordre encore, avec leurs dessins, leurs exercices. L'écriture du dernier cahier, sur la rangée, marquait bien le progrès accompli. L'enfant s'était appliqué : « Cahier d'Albert Hédoïn ». C'était le fils de la maison, un orphelin sans doute, car les lettres récentes étaient adressées à Madame Veuve Hédoïn. Près de la collection de cahiers et de livres d'école, quelques vieux livres de messe et, à côté d'un humble paroissien ayant beaucoup servi; un livre de prières acquis de fraîche date où déjà des doigts malhabiles avaient mis leur trace : *Livre de prières pour les prisonniers.*

« N'ayant rien à faire pour passer le temps, je pris au hasard quelques-unes des lettres et m'assis pour les lire sur le banc familial près du seuil de pierre que tant de sabots avaient usé depuis les âges. Il faisait un clair soleil, les abeilles visitaient l'espalier, la poule alarmée rassemblait ses poussins, l'âne à barbe m'envoyait un regard doux.

« Il manquait à la basse-cour un coq qui chante, mais la bataille avait chassé les coqs gaulois et tous les chants d'oiseaux.

« Étranger, assis là parmi ces choses familières, en ce vieux pays humain, près du seuil d'une maison que Colomb eût pu connaître et où je n'étais point invité, de quel droit dérober un secret, peut-être, que ces lettres allaient me révéler ?

« Si la pauvre veuve, Madame Hédoïn, allait revenir ! Les yeux de l'âne fixés sur moi ne contenaient-ils pas un reproche ?

« Dans nos journaux, le gros titre : « LIBÉRATION » venait de remplacer le mot « INVASION ». Une consigne,

sans doute. Elle dictait notre attitude vis-à-vis de gens pourchassés, dont notre journal <sup>1</sup> disait « qu'ils avaient une incroyable puissance de souffrir », pauvres gens qui nous avaient attendus, espérés, victimes sans défense même des propagandes adverses. Les Français allaient nous juger.

« Et voici que je me rappelai soudain une petite fille, une pauvre enfant morte toute seule sur le talus d'un chemin, serrant encore dans sa main raidie une de ces gomme à mâcher que nos hommes distribuaient.

« C'est la guerre... Bien des petites mains comme celle-là se tendaient vers nous quand nous passions. Ou bien c'est nous qui entr'ouvrons les petits doigts pour glisser le bonbon, tandis que la maman s'efforçait à sourire ». « Dis: Merci! » — Petite morte sans maman qui serrais encore le chewing gum dans ta menotte froide... Libération et chewing gum...

« Oui, c'est la guerre... Je fais taire mes scrupules. Ah! je ne vau pas mieux que les autres.

« Et voici ce que je déchiffrai dans ces lettres intimes.

« La première était datée du 25 septembre 1914. Madame Hédoïn.

« Ma chère petite Louise. Je profite d'un moment pour t'envoyer de mes nouvelles. Je suis bien portant et souhaite que la présente te trouve de même. J'aimerais mieux être à La Chapelle-en-Litige que là où je suis. Je dors dehors. Si ça finissait bientôt je me plaindrais pas trop. Je suis avec Anatole et Désiré qui vont bien. Si là-bas le temps est comme ici, le sarrazin est récolté. J'aimerais aider à le battre et boire une bollée, mais faut pas y penser. Quand la pouliche Blanquette mettra bas, laisse le poulain à l'écurie pendant deux jours avant de le mettre dans la généraie avec l'âne Biquet. Et n'oublie pas de mettre des branches sur la barrière pour l'empêcher de sauter par dessus. Quoi de nouveau à la maison? Je ne t'en dis pas plus long pour le moment. J'écris sur mon sac. Je t'embrasse ainsi que les petits. Encore un baiser pour toi. Louis Hédoïn. Secteur postal X.— P. S. Mets l'âne Biquet dans le clos de Fernand. »

1. *Stars and Stripes*, 12 février 1944.

« La seconde lettre était de novembre 1914.

« Ma chère petite Louise. Heureux de vos bonnes nouvelles. Moi aussi je vais bien. Ma chère petite Louise, vu le prix du cidre tu devrais faire ton possible pour en faire trois barriques. Ça vaut mieux que de vendre les pommes. Et nous en boirons un bon coup quand je vais revenir (Il parlait de revenir... et la guerre allait durer quatre ans...!) Tu me dis que tu as semé le blé. Très bien. Il faudrait aussi penser à l'avoine. Vous allez tous bien, j'espère. Et les vaches et veaux pareillement. Il paraît que le beurre est cher. Tant mieux. Je suis content qu'on t'ait aidé à battre le sarrazin. Ah, si j'avais été là... mais vaut mieux pas s'en faire, comme tu dis. On est ici à rien foutre. Combien de temps, qui le sait? Ça ne durera jamais autant que mon amour, car tu sais que je t'aimerai toujours ainsi que les petits. Louis. »

« Ici, je fus interrompu par le brusque meuglement des vaches. J'avais sursauté. Les pauvres bêtes aux pis gonffés m'imploraient pour que je les traye. Qu'aurait dit Louis Hédoin s'il avait pensé que trente ans après il n'y aurait même plus une femme à La Chapelle pour s'occuper des vaches?

« La lettre suivante, encore de 1914, remerciait du bon jambon qu'on avait mangé après la messe. Mais quand reverrait-il l'église et le clocher du pays? A cela il essayait de ne pas trop penser. Et il continuait: « Tu ma dis, ma chère petite Louise, qu'Aimable t'a envoyé une carte et qu'il va bien. Tant mieux, parce que ça chauffe par là où il est. C'est des choses qu'on peut pas décrire. Moi non plus car j'y étais pas. Mon tour viendra, mais t'en fais pas pour moi. On s'en tirera, avec l'aide du bon Dieu. Tu me dis que Marie a reçu de Pierre comme quoi il est prisonnier. Tant mieux. Lui reverra le pays. Quel travail tu dois avoir, pauvre petite Louise. Et moi qui peux pas t'aider. Et encore tu trouves moyen de m'envoyer des mandats. Ici il y a pas de cidre. Mais j'ai un bon copain et nous partageons. On fait les riches avec le vin en pensant à toi. Ce copain c'est Isidore, de La Floraie, tu sais, le cousin du beau-frère de Léontine? Le vin, on l'appelle ici pinard. Il faut ça, des fois, pour le moral. Tu te rap-

pelles quand Enée disait que la guerre finirait pas avant six mois? On le traitait de fou. Quand on y pense, ça fait trouver les jours longs. Sacrée guerre. Mille baisers. Louis. »

« Et voici 1915 — mars. Il espère que sa femme, après les souffrances du moment, serait bientôt délivrée. C'est la première fois qu'il faisait allusion au bébé attendu. « Ma chère petite Louise, j'ai reçu une lettre de mon père en même temps que la tienne. Il a tiré 345 francs de la vieille vache. Quand on pense qu'il lui restait plus que quatre dents. Et notre noire qui devait véler le huit? Et la Jersey? Raconte-moi bien tous tes tracas. Tu as fini de battre l'avoine. Très bien. C'est forcé qu'il y ait du manquant, mais tu as rien à te reprocher. Si seulement je retournais pour les foins. Excuse-moi que je t'aie pas écrit avant. Nous montons des obus en première ligne. Ça n'allait guère. Un bataillon a pas voulu attaquer. Ils disaient qu'ils en avaient marre. Quand sera finie cette boucherie? Louis. P.S. Envoie-moi un brin du basilique de ton pot de la fenêtre, embrasse-le d'abord ainsi que les petits. »

« Et enfin, une dernière lettre: le 22 mars 1915.

« Ma chère petite Louise. Bien reçu la lettre du 18 de ta mère. Elle m'annonce la naissance du petit qui pèse 9 livres. Il paraît que c'est un gaillard et que tu te remettras vite. Tu as rudement bien fait d'appeler la sage-femme, même qu'elle ait pris huit francs. Faut ce qu'il faut. L'argent est rond, c'est pour rouler. Faut pas le plaindre. Tu m'en envoies bien plus que ça et c'est pas moi qui fais les petits. Je voudrais bien vous revoir et aussi la maison. Mais surtout faut pas y penser. Ça donne le cafard. J'espère que le bon Dieu t'assistera toujours. Fais brûler un cierge. La Mère me mande que ça sera bientôt fini. Tant mieux si c'était vrai. Ma chère petite Louise, le petit s'appellera Albert. Je préparais son nom avant de savoir si ce serait un garçon. Il y a que lui qui a pas mis ses lèvres sur le basilique qui embaume le cœur. Ton pauvre mari qui t'aime et pense toujours à toi. Oui toujours à Louise. Ton Louis. « P.S. Et la vache noire? »

« Je ne trouvai pas d'autre lettre, sauf celles adressées à Madame Veuve Hédoin. Il avait écrit: « Mon tour viendra ». Son tour était venu, son tour de mort.

« Et je fais le compte: quel âge avait le petit Albert en 1939? Vingt-quatre ans... Alors Albert, le nouveau-né de 1915, le fils sans papa aux cahiers bien soignés a suivi son père dans cette guerre?... Mais pourquoi n'ai-je trouvé aucune lettre de lui?... Disparu?... Mort?...

« Je m'explique le livre de prières presque neuf où les doigts ont laissé des marques fraîches... La veuve veut espérer malgré tout. Elle prie et espère. Elle prie pour espérer. Et elle a acheté *Le livre de prières pour les prisonniers*.

« Je m'arrêtai de lire. L'âne, ce *Biquet*, oui *Biquet* parle, dont Louis parlait dans ses lettres, *Biquet* me regardait encore. Avait-il gardé le souvenir de son maître Louis tué en 1915? La veuve lui parlait-elle de Louis?

« Pour garder la maison maintenant, seul restait cet invalide fidèle, l'âne à barbe grise, *Biquet* dont les yanks, riaient...

« Le bruit de nos canons semblait s'éloigner vers la Bretagne.

« Mais la guerre continuait.

« Les guerres se suivent en France... »

Charles CORNU.

## Les livres

Vient de paraître. GRANT. *Le Canada est devenu une Nation*. Éditions des « Bois Francs ». C. P. 460. Québec. Brochure 5 x 8 de 24 pages. Prix: \$0.10 pièce, — \$1.00 la douzaine.

Cette brochure donne en peu de pages une excellente idée de l'évolution du Canada.

Les adultes et les jeunes prendront plaisir et profit à la lire.

N. E.